

## **Lettre de Diviciac à Dana**

*Avaric, 30 mars 52*

Un mois de siège ! Et les combattants ne désarment pas.

Tous ces Romains n'ont donc pas d'amantes qui les attendent à Rome, à Pompéi ou à Syracuse ?

A force de me consumer d'un feu intérieur que personne ne peut apaiser ici, mon teint devient terreux. Par contre mon cœur est en ébullition ; mes pensées projettent ton menu corps sur les tours en bois... Et je m'aperçois que je ne te décris pas les événements comme je te l'avais promis.

Les Romains, qui ne souffrent pas des impatiences de l'amour, préparent leurs armes le jour et construisent des monuments d'approche la nuit. Ce sont d'infatigables constructeurs ; ils travaillent dur pour mettre en place une rampe d'accès vers le mur d'Avaric, des tours mobiles et des galeries. Si des Gaulois pensaient que les Latins étaient de simples guerriers, eh bien ils peuvent mesurer combien ils se trompaient !

En toute honnêteté, les soldats de l'empire sont des hommes hors du commun qui ne connaissent ni la faim, ni la fatigue, ni le découragement. Face à leur extraordinaire ténacité, l'anxiété d'ailleurs commence à poindre chez les Bituriges qui pourtant sont en nombre suffisant pour défendre leur cité et disposent de réserves de nourriture

pour encore des mois. Ce que je te relate des Bituriges est à prendre avec précaution ; des espions payés par Vercingétorix ou moi-même nous communiquent ce qu'ils veulent bien nous communiquer ; j'en soupçonne certains d'être également à la solde de César. C'est que je connais le Romain ! Et je connais également mes compatriotes. Ils ressemblent à certaines femmes qu'une lourde poignée d'or charmera plus sûrement que finesse d'esprit ou moralité. Mais je m'égare bêtement sur des considérations qui n'ont pas cours en temps de guerre.

Je n'ai pas de nouvelles de Valoc mais pas d'anxiété pour lui ; il n'y a pas encore de lutte au corps à corps. Le combat en est seulement à sa phase de construction. Face aux tours romaines qui s'élèvent devant le mur de la ville, les Gaulois ont construit également leurs tours. Elles leur permettent de jeter sur l'ennemi qui œuvre de l'autre côté de l'enceinte, des pieux, des blocs de pierre et autres présents de bienvenue.

En fait, les constructions romaines ne s'élèvent pas très vite, les Gaulois s'acharnant à détruire le jour ce que les Romains ont édifié la veille. Les tours mobiles ont ainsi brûlé plusieurs fois ; les tours gauloises également malgré leur revêtement de peaux de bêtes. La rampe d'accès romaine s'est effondré également maintes fois car ton peuple, renommé dans le travail de la mine, s'est appliqué à mettre en pratique son savoir en creusant des galeries souterraines sous la rampe pour en

fragiliser les fondements. Les galeries d'approche ne sont pas mieux loties, endommagées par les jets de pieux et de pierres. Ah ! les Bituriges ne se laissent pas faire et innovent chaque jour dans l'art martial.

Grande admiration d'ailleurs pour ce travail dans le camp de Vercingétorix.

Les Romains mettent ainsi du temps pour édifier leur machinerie de guerre, d'autant plus que le défaut d'approvisionnement se fait enfin cruellement sentir. Mais ce sont des braves et la promesse d'un fastueux butin les aiguillonne. Je sais que César leur rappelle aussi la nécessité impérieuse de venger les Romains massacrés à Cenabum. « Vengeance ! pour un Romain de tué, mille Gaulois ne seront pas suffisants... » Je crois entendre son doux chant !

La nuit va tomber ; Glétic va partir ; la nuit est le moment idéal car les Romains détestent déjà traverser les forêts et les marais le jour, alors pendant la nuit, il y a peu de chance de les rencontrer.

Dors-tu bien ? Une figure reposée et souriante sera ma récompense lors de mon prochain retour.

## **Lettre de Diviciac à Dana**

*Avaric, 12 avril 52*

Au bout de nombreuses semaines d'efforts inouïs, la rampe d'accès des Romains s'élève vers le mur d'enceinte ; elle est envahie de légionnaires. Le combat au corps à corps a débuté. La lutte est âpre.

Je vois des guerriers bituriges, mais ne peux les reconnaître de là où je suis ; je les aperçois gesticuler avec leur épée comme des forcenés en haut des tours. Un combat de titans. La guerre avec les nouvelles techniques prend des allures monstrueuses, servie par des géants dont l'unique jambe immense est en bois et dont les bras armés sont multiples et minuscules. C'est hideux.

Je ne te cacherai pas que des guerriers tombent. Romains ou Gaulois, le spectacle n'est pas réjouissant. Et encore moins annonciateur de victoire. Aucune nouvelle de Valoc mais j'ai envoyé mon meilleur informateur.

**Lettre de Dana à Diviciac**

*Bibracte, 12 avril 52*

Je reviens de Noviodunum où j'ai rencontré le maçon et l'architecte, et me suis reposée deux trois heures du trajet hier soir. Cette chaleur brutale, et à contretemps pour un début de printemps, m'a fatiguée et cela d'autant plus que j'ai mal dormi à Noviodunum, non à cause des travaux et du désordre ambiant mais à cause d'un rêve, un cauchemar qui m'a encore réveillée aujourd'hui à l'aube. C'est pourquoi je t'écris, avec la levée du jour ; peut-être en te décrivant ce rêve m'en débarrasserai-je ? Bacnis sera porteur de cette lettre ; c'est le plus rapide et le plus débrouillard de mes esclaves.

Dans mon rêve, je vois très distinctement les deux divinités de la guerre, la déesse Andarta et le dieu Ogmios qui luttent à cheval dans un affreux tintamarre. Martèlements des sabots des chevaux, vacarme métallique des armes, cris de rage des combattants. J'assiste impuissante à ce combat, moi qui déteste les batailles !

La déesse est fort habile dans le maniement de l'épée mais le dieu n'est pas en reste et fait tourner son javelot au-dessus de sa tête comme s'il ne pesait pas plus lourd qu'une plume. L'épée et le javelot volent autour d'eux sans les atteindre. L'affrontement est terrible et ne laisse pas de

repos aux dieux qui halètent entre deux assauts. Les chevaux se dirigent l'un vers l'autre au galop, se touchent presque au plus fort de la charge, puis s'éloignent d'une centaine de pas pour faire volte face et repartir de nouveau dans une folle chevauchée. Jusqu'à ce qu'Ogmios commence à donner des signes de fatigue ; il manie sa lance avec moins de force et surtout moins de précision et tente de se dérober devant les coups plutôt que d'en infliger. Je me souviens qu'à ce moment-là du rêve, d'avance soulagée, je me dis que la lutte devrait bientôt cesser. Mais Ogmios s'entête, au risque de se faire transpercer par Andarta qui finit par lui arracher un bras. Quel trophée ! Quelle horreur !

Ogmios se retire du lieu du combat grâce aux soins de ses disciples qui harcèlent de jets de lance la cavalière ; un druide médecin suture la plaie et attend que le bras d'Ogmios repousse. Mais cet intermède ne dure pas car une cohorte de frais guerriers fonce vers la déesse à une vitesse telle qu'elle ne prévient pas l'attaque, pousse un cri...

Devant cette attaque déloyale, je m'éveille et pense à mon frère. J'en frissonne encore.

Mon frère serait donc blessé ? Un bras arraché ? Transpercé ? Par un coup de traître ? Un coup mortel ?

Par Lug, comment va Valoc ?

**Lettre de Diviciac à Dana**

*Avaric, 14 avril 52*

Ma lettre venait de partir et je recevais la tienne, affolée par un rêve ! Quelle petite fille ! Depuis quand les rêves ont quelque chose à voir avec la réalité ?

Je te rassure vite ! Les combats à Avaric n'ont rien de commun avec ceux que tu me décris. Pas de chevaux frappant le sol de leurs sabots et labourant le ventre des ennemis. Pas de bras arraché qui repousse. Certes, on entend le vacarme métallique des armes et, je te le concède, les cris de rage des combattants, mais nos guerriers qui crient à merveille déstabilisent ainsi les ennemis habitués au bel ordonnancement militaire. Quant à la présence des divinités, aucune ! Que ce soit la divinité de la guerre, la déesse Andarta, ou le dieu Ogmios, aucun des deux ne lutte féroce-ment. Quant aux attaques loyales, il n'y en a guère.

Et rares sont les nouvelles que Valoc me fait parvenir. De plus, nos espions perdent en efficacité, à moins que César les ait couverts d'or. Faire confiance à qui que ce soit relève souvent d'une pure illusion en temps de paix, alors par les temps qui courent... J'hésite à envoyer un de mes serviteurs ; ils ne connaissent pas encore assez bien les marais d'Avaric.

Tiens ! Moi j'ai rêvé cette nuit à une belle qui

avait pris quelques uns de tes traits adorables et avec qui je goûtais les plaisirs voluptueux de l'amour, couché sur le côté. Au réveil, je peux t'assurer que je ne vis aucune déesse dans ma couche, et ne pense pas en voir une de sitôt, hélas !

Oublie ce rêve ! L'interprétation de ces sortes de message divin exige une longue expérience. Il n'y a rien d'immédiat. Par exemple, Cicéron m'a raconté il y a longtemps qu'il avait une fois rêvé à un rat qui lui grignotait la *République* de Platon dans sa bibliothèque. Eh bien ce n'est pas pour cela qu'il s'est mis à trembler pour sa chère République ! Depuis ce rêve, elle a connu de beaux jours et semble encore résister fort bien à la convoitise de Pompée et de César.

Je te promets sous peu une nouvelle lettre et te renvoie ton fidèle Bacnis.

**Lettre de Diviciac à Dana**

*Avaric, 15 mai 52*

Quelle vie ! Pauvre Cini ! Je suis fâché et anxieux car il vient de se faire prendre par les Romains avec une de mes lettres pour toi. Ces gueux ont cru sans doute à un message qui recelait une information importante, ô combien puisqu'il t'était destiné !

L'indiscrétion importe peu, par contre je crains pour la vie de ce jeune esclave car nos ennemis ont des moyens pour le moins expéditifs de stopper net l'activité des messagers.

Et nous avons les mêmes.

Belle époque !

Et les nouvelles sont à la hauteur de la décomposition ambiante. De chaque côté du mur s'amoncellent des corps ; il se forme ainsi un empilement érigé en l'honneur des dieux de la guerre. Tu connais peut-être la coutume. Dès qu'un légionnaire tombe du côté biturige, le guerrier victorieux lui tranche le cou et empile la tête sur d'autres têtes ainsi récoltées. Au centre d'Avaric, il se forme ainsi une montagne de crânes séchés par Taranis et offerts royalement à tous les dieux. C'est au guerrier qui en accumulera le plus. Mais certains ennemis, transpercés par des lances, restent accrochés sur les monuments de bois et sont donc perdus pour l'autel ; d'autres

gisent au sol, ébouillantés ou écrasés par les blocs de pierre.

A mon avis, les Gaulois perdent moins d'hommes que les Romains ; de plus, ceux qui succombent ont au moins la consolation de mourir dans leur ville ; les Romains et leurs mercenaires à leur solde ne l'ont même pas, ce qui les épouvante d'après mes informateurs.

Le combat s'éternise.

Valoc y est toujours, sain et sauf. J'ai confiance en sa sagacité ; il ne commettra pas d'excentricité héroïque.

Ce message, tâché de sang, de pertes irréparables, laisse peu de place à un quelconque badinage. La roue de la vie s'est bloquée et me confine dans la grisaille, la haine, la mort. Qu'elle reprenne sa course, et vite ! Je suis pressé de fuir cette désolation, ce gâchis de vies humaines sacrifiées, et retrouver ton amour, tes yeux bleus, tes lèvres rouges et gonflées de sève juvénile. Je tordrais volontiers le cou au proverbe imbécile qui prétend que l'homme doit recevoir des coups malheureux pour apprécier les moments de bonheur à leur juste valeur. Quelle hérésie ! Quelle stupidité !

Moi qui ne désire depuis le début de ces campagnes guerrières, germanique, helvétique, romaine, que me vautrer dans une sécurité bienheureuse... J'en serais chaque jour reconnaissant aux dieux, quitte à les honorer par un sacrifice quotidien. Je pourrais construire un petit sanctuaire en contrebas de notre maison de Noviodunum, sur la berge

du fleuve, ce lieu planté de saules que je destinais à nos promenades et qui servirait à cela.

Sur cette note d'espoir, j'arrête le flot de paroles qui me montent à la tête quand je t'écris et pars pour m'enquérir de la situation. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. Glétic qui vadrouille toutes les journées que Toutatis fait, peut maintenant me guider jusqu'au centre d'Avaric. Adieu.